

Rapport

décembre 2009

Enquête sur la corrida

Arnaques et faux semblants ou la duperie mise en scène



Une enquête de One Voice

Sommaire

Introduction	3
I Des tromperies d'ordre biologique et comportemental	4
1. Du taureau au toro : comment les aficionados fabriquent du toro de corrida	4
2. L'illusion d'un combat ou comment le comportement naturel du taureau est exploité	6
II Tricheries dans l'arène	9
1. Des manipulations interdites avant le spectacle	9
2. De la théorie à la pratique : la corrida révèle sa réalité dans l'arène	12
3. L'art de l'esbroufe	15
Conclusion	18
Références bibliographiques	19

© One Voice, 2009

SIÈGE SOCIAL : BP 41 - 67065 Strasbourg

DÉPARTEMENT ADMINISTRATIF ET MISSIONS : 12, rue Gustave Eiffel - 44810 Héric

Tél. 02 51 83 18 10 • Fax 02 51 83 18 18

www.one-voice.fr • e-mail: info@one-voice.fr

Introduction

La corrida soulève les passions. D'un côté les *aficionados*, qui ancrent leur spectacle favori dans un passé traditionnel haut en couleurs, de l'autre les militants de la cause animale qui s'indignent des souffrances infligées aux taureaux pour le seul divertissement d'un public plus ou moins averti...

Alors que la première décennie du XXI^e siècle s'achève déjà, il est en effet difficile d'imaginer que des jeux de mise à mort dans une arène puissent encore servir d'exutoire à une partie de la population de notre pays. Mais ce qui va nous intéresser ici, ça n'est ni la représentation symbolique des jeux taurins, ni leur signification sociologique.

Le sujet qui a mobilisé One Voice, c'est la manipulation qui est faite du public de ce type de spectacle. Car ce que révèle notre enquête, c'est qu'il ne reste que peu de choses de la tradition taumachique originelle, celle qui permet pourtant de justifier qu'une telle pratique se perpétue encore aujourd'hui... Le public est trompé à tous les niveaux par ce qui est devenu un lobby, aux objectifs plus économiques que traditionnels.

De la sélection des taureaux, à leur préparation au spectacle et jusqu'à la mise en scène de leur mort, tout n'est qu'apparence, tromperies, tricheries, manipulations... Rien qui puisse justifier cette cruelle exception à la loi française.

I. Des tromperies d'ordre biologique et comportemental

Les taureaux de l'arène ne sont pas le fruit du hasard, bien au contraire. Pour obtenir de ces animaux placides la réaction attendue, il aura fallu non seulement opérer une longue sélection génétique, mais même manipuler leur comportement pour obtenir d'eux quelque chose qui pourrait aisément passer pour de l'agressivité... au moins en apparence...

1. Du taureau au toro : comment les aficionados fabriquent du toro de corrida

« Féroces ? Non, bien sûr qu'ils ne le sont pas. Dans leurs pâtures, ils [n'embêtent] personne, ils ne foncent sur personne. » UN PICADOR À NOTRE ENQUÊTEUR

Les taureaux sont de paisibles herbivores, ayant hérité de leurs ancêtres sauvages le comportement de fuite indispensable pour se défendre des prédateurs. Espèce grégaire par excellence, ils vivent en troupes, où mâles et femelles sont mêlés.

Quant aux taureaux destinés à la corrida, ils sont séparés dès l'âge de 6 mois de leur mère, marqués au fer rouge et regroupés entre mâles. Ce sont alors des beuglements de détresse terribles qui résonnent à travers la campagne, des mères et de leurs petits qui s'appellent désespérément. Privés de femelles, les mâles voient leur agressivité exacerbée et les combats sont plus nombreux que dans un contexte normal. Ils restent cependant principalement basés sur l'intimidation et bien moins sanglants que les aficionados n'aimeraient le croire (FABRE, 2009).

Face à la réalité biologique de l'espèce, les éleveurs de taureaux ont donc entrepris depuis longtemps une sélection des individus les plus aptes au combat. Déjà les mères sont testées par des coups de piques et des passes de capes pour vérifier leur combativité. Mais la sélection commence bien en amont. Ainsi, écrit Marc Fabre, le « taureau espagnol ne serait ni plus ni moins féroce qu'un taureau de l'Aubrac s'il n'était contraint de devenir un combattant. Pour parfaire ce rôle, depuis plus de deux siècles les taureaux pacifiques sont éliminés. Seuls les éléments les plus batailleurs sont gardés dans le but d'obtenir des fauves adaptés au scénario taurin. » (FABRE, 2009)

Les aficionados avancent que c'est grâce à la corrida seule que survit la race des taureaux de combat et qu'elle contribue donc à la sauvegarde de la biodiversité. Or c'est tout le contraire qui se produit. Aujourd'hui les autres races tendent à disparaître, étouffées par cette race artificielle plus que toute autre. Le lobby taurin souhaite l'uniformité d'un animal taillé pour combattre, à grands coups de consanguinité, à partir d'une seule souche andalouse... Pire, comme le souligne Marc Fabre (2009), ces taureaux sont dénaturés par des habitudes alimentaires discutables, induisant une inactivité accrue, compensée par un régime hyper-protéiné qui fragilise leur organisme. En outre, la sélection des individus sur des critères morphologiques a abouti à



des individus surdimensionnés et obèses. « Dépourvu de mobilité il est susceptible de s'affaler dès la première accélération dans l'arène. Gavé pendant les six derniers mois, il dépasse les prévisions les plus optimistes de poids, de décervelage et de balourdise. » À l'opposé du résultat escompté, des années de sélection d'individus somme toute peu enclins à l'agressivité, ont donc engendré des taureaux certes impressionnants mais largement affaiblis et en tout cas inaptes au combat... À entendre les spécialistes, « les temps originels de la corrida, lorsque les bêtes encore peu sélectionnées étaient souvent des mansos ou des fieros » (Saumade, 1994) font définitivement partie du passé. Aujourd'hui, même la réglementation doit s'adapter à la faiblesse des animaux. La prescription rituelle qui obligeait à trois coups de pique consécutifs dans le garrot de l'animal ne peut plus être respectée et a été portée à un seul coup par le Ministère de l'Intérieur espagnol...

Dans son *Histoire de la corrida en Europe*, Élisabeth Hardouin-Fugier (2005) explique que désormais les taureaux s'affalent sur le sable ou refusent de charger au point que les chutes sont aujourd'hui habituelles même si souvent occultées par les passionnés. Elle rapporte le témoignage du fils d'un éleveur : « Le combat ne peut pas se dérouler quand on est face à un taureau qui a des problèmes [...] Ils ont perdu en animalité [...] ils manquent de combativité [...] Ils ne se mesurent plus au cheval ; ils sont disproportionnés [...] Avant ils étaient *fonctionnels* : élastiques, faits pour bouger, coriaces [...] Maintenant tu les vois et tu te dis : *c'est un taureau bon à tout sauf au combat*. » Explicitement lié à la consanguinité extrême des taureaux, c'est désormais entre les mains de l'INRA que résiderait l'avenir des corridas...

Les taureaux ne sont pas faits pour combattre. À moins de manipulations génétiques poussées, qui aboutiront à un être qui, de toute façon, n'aura plus rien du taureau, les corridas seront peu à peu dépossédées de leur principal protagoniste. Seuls l'imaginaire et la fiction leur permettent encore de perdurer... Car dans l'arène, les apparences sont nombreuses. Pour reprendre les termes de E. Hardouin-Fugier, « il suffit que le matador s'adapte pour conserver l'illusion d'un combat ».

2. L'illusion d'un combat ou comment le comportement naturel du taureau est exploité

On l'a vu, les taureaux ne sont pas des animaux agressifs taillés pour le combat. Comment alors rendre la corrida possible ? Chaque comportement naturel, chaque spécificité biologique du taureau sont exploités dans l'arène pour que l'illusion puisse exister. Dès son entrée en piste, il est évalué, cerné par le matador qui décide de sa stratégie...

Les taureaux vivent en troupeaux et sont stressés dès qu'ils se retrouvent seuls. Les scènes filmées par l'enquêteur de One Voice dans les torils confirment ce point : rien dans cet animal ne répond à la description qui en est faite par les aficionados de bête féroce ou aimant le combat... Mais quand il rentre dans l'arène, le taureau est agressé de toute part. Très vite il y choisit son refuge ou *querencia* qu'il défendra de toute intrusion.

C'est autour de la *querencia* que se construit le spectacle. Car « le taureau cherche toujours un refuge et s'il se bat, c'est par peur, c'est-à-dire pour se débarrasser d'un ennemi, qu'il considère comme un obstacle à son instinct permanent de fuite. » (APARICIO SANCHEZ cité dans Fabre, 2009) Cette zone est en général le centre de la piste et le taureau est alors jugé brave mais elle peut aussi se situer près des barricades (ce qui n'arrange pas le matador) et il est alors jugé couard (manso)... « Il se réfugie soit près du toril, où il sent des odeurs familières, soit vers le centre de la piste où il ne trouve pas mieux pour s'éloigner de la foule qui le cerne. » (FABRE, 2009)



En réalité, c'est parce que cette zone existe que le matador peut en toute sécurité tourner le dos à l'animal. C'est lui seul qui provoque ses attaques, non sans être parvenu à ce que le taureau s'y sente contraint...

Juan Belmonte, un célèbre matador aujourd'hui décédé, expliquait : « Après bien des provocations et quand il avait fait deux ou trois tours de piste, pour constater qu'il n'y avait pas d'échappatoire, il se résignait enfin à combattre » (CHAVES NOGALES, 1970).

La corrida inverse les réalités. Elle substitue au comportement naturel la notion de tares et fait passer ses déviances pour des qualités. Dans l'arène, le taureau est lâche s'il fuit alors que c'est là son comportement naturel. Mais il oblige alors le matador à se ridiculiser en lui courant après... En revanche, s'il suit le leurre, il est jugé brave alors qu'il facilite ainsi la défense du matador. Mieux, il est jugé noble quand il charge droit, ce qui facilite encore le placement de ce dernier... « L'ensemble des vertus attribuées au taureau [...] désigne en réalité les erreurs de stratégie d'un animal privé de ses défenses habituelles. » En revanche, il devient criminel dès lors qu'il fonce sur l'homme et non plus sur le leurre... (ÉLISABETH HARDOUIN-FUGIER, 1998)

Même les coups de cornes ne sont pas le fruit du hasard mais d'une stratégie de l'illusion savamment calculée, qui exploite jusque dans ses extrêmes les caractéristiques bovines : « l'appareil sensoriel du toro correspond peu à l'affectivité d'un animal agressif. Son ouïe est fine et sensible, elle maintient constamment l'individu en alerte [...]. Par contre, sa vue est faible [...] il est optiquement prouvé que dans un large champ visuel la vue du toro manque d'acuité, de perçant, ce qui explique son inquiétude, son impulsion désordonnée et aussi la puissance des mouvements du leurre dans le déclenchement de celle-ci » (BRESSOU, EY, 1964)

L'art du matador ne réside donc pas dans sa capacité à combattre mais à créer de l'illusion. Pour les aficionados, c'est une réalité qui s'affranchit de justification et visiblement d'éthique. Mais comment alors appréhender les tricheries véritables qui sont pourtant légion ?

II. Tricheries dans l'arène

Les tricheries en vigueur dans le milieu taurin ont cela de particulier que, visant à affaiblir le taureau, elles augmentent encore sa souffrance. Si elles sont révélées, le taureau concerné est évincé de la course. Le public lui-même peut demander le renvoi du taureau s'il ne le juge pas apte ! L'enquêteur de One Voice a été maintes fois témoin de ces tricheries, bien connues dans le milieu taurin.

1. Des manipulations interdites avant le spectacle

Autant on cherche par tous les moyens à exacerber l'agressivité du taureau, autant les toreros rechignent à se mettre réellement en danger. De là se généralisent différentes pratiques visant à diminuer la dangerosité du taureau.

La plus connue d'entre elles est l'afeitade (rasage) des cornes. Bien que « si l'afeitade rassure les matadors, elle n'est guère efficace » (Hardouin-Fugier, 2005) à voir ceux qui sont morts par ces cornes arrangées. L'afeitade consiste à scier 5 à 6 cm de corne, puis à refaçonner l'ensemble, à l'aide en général de résine de synthèse. Le tissu vivant est souvent touché, provoquant saignements et une grande douleur. Le nerf est alors repoussé plus bas et les saignements colmatés avec du bois. Si pour cette manipulation le taureau est immobilisé, il n'a droit à aucun sédatif ni antidouleur... Marc Fabre (2009) identifie au moins 4 raisons à cette pratique : moins longues, les cornes auront moins de chance de toucher le torero. Émoussées, si elles le touchent, elles ne l'embrocheront pas mais auront plutôt tendance à le soulever. Enfin, le taureau ayant perdu sa distance sensorielle, il aura plus de mal à ajuster ses coups de cornes. Il sera de toute façon moins enclin à les utiliser du fait de la douleur engendrée par l'opération...

Aujourd'hui l'afeitade évoluerait vers une gestion en amont de la croissance des cornes. Comme elles poussent horizontalement pendant les 2 premières années, on les époinète à cet âge, avant qu'elles ne croissent vers l'avant et le haut (Fabre, 2009). À croire que le taureau idéal serait rendu aussi inoffensif qu'agressif...

D'autres pratiques s'exercent dans l'ombre du toril, demeurant difficiles à prouver. L'usage de sacs de sable pour affaiblir les taureaux ou d'autres procédés mécaniques visant à les étourdir n'a pas pu être observé par notre enquêteur.

Dans les années 80, l'usage de drogue a été clairement mis au jour par des analyses. Elles ont montré non seulement l'utilisation de purgatifs – qui épuisent l'animal en provoquant des diarrhées – mais également de Combelén, un neuroleptique tranquillisant. D'abord utilisé sur les chevaux, pour éviter qu'ils ne s'effraient lors d'une charge, son usage a visiblement été étendu aux taureaux. Cette pratique serait toujours en vigueur d'après notre enquêteur qui, observant le toril aux côtés d'un picador, a entendu ce dernier commenter un taureau qui s'abreuve : « Ah ! Il boit de l'eau anesthésiante ! ».

Élisabeth Hardouin-Fugier (2005) rapporte une série de tricheries – ou devrait-on dire sévices – listées par Michel Molas (2001), le directeur des arènes de Dax dans son livre *Parler toro* : concernant l'afeitade, il le déclare tout bonnement inutile à réglementer et avoue « on avait afeité nos toros (déjà achetés) et en plus, on l'avait fait sauvagement ». Puis, il « raconte qu'il a



vu : injecter du bleu de gentiane dans des yeux par trop vitreux, coudre des queues d'abattoirs sur des queues trop courtes [...], maquiller au cirage des blessures de transport [...], embarquer des bêtes malades ou tarées : « Les deux vétérinaires de l'administration, présents à l'embarquement comme la loi le stipule, faisaient mine de ne rien voir, en vertu de cette loi, non écrite celle-là, mais beaucoup plus respectée que l'autre, celle du silence » [...] Les conditions de transport constituent à elles-seules une maltraitance permanente, aisée à aggraver. Le *cajon* (cage de bois) est réduit [...] pour empêcher les taureaux de se retourner et d'abîmer leurs cornes. Les bêtes aux trop grandes cornes voyagent tête penchée ; il est facile d'incliner le sol pour fatiguer les pattes. Après deux jours et une nuit de voyage, dans l'obscurité du cajon, d'une exposition à la chaleur du soleil sous le toit métallique du camion, sans manger ni boire, il est inutile de lâcher des sacs de sable sur le dos des bêtes, il suffit d'abattre sur les échines des portes à guillotines. Le sel (adoré par les bovins) offert sans eau suffit à déclencher la « collique du *miserere* ». Bien connues depuis le XVIII^e siècle, les purges sont inutiles, du reste les taureaux les détestent [...] Les taureaux arrivent « rendus fous par leur captivité » [...]. Un taureau peut perdre 30 à 40 kg pendant le transport [...] Ailleurs Jacques Dary a vu mettre de la vaseline dans les yeux des taureaux. ».

Les tricheries préalables au spectacle sont donc un fait avéré, constituant à n'en pas douter une maltraitance de plus dans la triste vie de ces pseudo taureaux de combat... Sélectionnés, étudiés, arrangés, ils peuvent entrer dans l'arène...

2. De la théorie à la pratique : la corrida révèle sa réalité dans l'arène

3 actes pour une mise à mort

La corrida andalouse est organisée en 3 parties. En guise de préliminaires, les *péones* « testent » le taureau pour que le matador évalue son comportement. Le premier *tercio* met en scène les deux picadors, sur des chevaux aux yeux bandés – pour éviter qu'ils ne soient effrayés par la charge du taureau. Armés d'une longue pique, ils doivent blesser le taureau entre les épaules pour l'affaiblir. Il sera jugé *bravo* s'il se retourne contre le cheval, ou faible *manso* (domestique) le cas échéant.

Viennent ensuite les trois banderilleros. Ils doivent accrocher les *banderilles* – joli nom pour un harpon décoré ! – toujours par deux, à la peau de l'animal. Puis vient le *tercio de muerte*. Le *matador* reste seul en piste pour l'affrontement final, armé d'une épée et du fameux drap de flanelle rouge : la *muleta*. Il fatigue d'abord le taureau en exécutant plusieurs passes, puis lui donne l'estocade finale : en enfonçant son épée jusqu'à la garde « dans la croix » au niveau du garrot. Quand après l'estocade le taureau n'est pas sur le point de tomber, le matador l'achève d'un coup de *descabello* (sorte de petite épée) dans la nuque. Finalement, le *puntillero* officiel, tranche le nerf cervical du taureau avec un poignard de boucher (*puntilla*).

La corrida telle que nous la connaissons aujourd'hui est née au XIII^e siècle, en partie constituée par des pratiques populaires – à défaut d'être légales – dans les abattoirs sévillans. Des spectacles sanguinaires de l'origine, où les chevaux mourraient éviscérés dans l'arène mêlant leur sang à celui du taureau déjà largement répandu, n'a subsisté qu'une forme édulcorée à vocation censément artistique. Rituel véritable, la corrida obéit à des règles très précises – au moins en théorie... car la réalité de l'arène en est souvent bien loin.

Dans l'arène, sous le regard plus ou moins complice du public, la corrida se trompe elle-même et nie ses propres règles. Car ces tricheries, pourtant connues, ne sont pas l'objet de sanctions réelles. Seul le taureau en subit les conséquences, de plein fouet...

Les picadors n'ont d'autre but que d'affaiblir le taureau. On dit que le taureau doit être « humilié ». Elisabeth Hardouin-Fugier (2005) explique : « le picador doit théoriquement obtenir que le taureau baisse la tête [...]. L'animal perd ainsi sa fonction de vigilance naturelle, exercée au pâturage en levant la tête pour observer et humer. Son arme défensive s'en trouve amoindrie, car il utilise toujours ses cornes de bas en haut. Cette logique anatomique semble aujourd'hui tombée en désuétude, la lance, enfoncée le plus souvent dans le thorax, près des vertèbres dorsales, crée d'importantes lésions internes et même des paralysies des pattes. [...] la pique peut atteindre une des dix paires d'artères intercostales qui viennent de l'aorte, d'où coule un sang rouge et brillant : le taureau ouvre la bouche car il manque d'oxygène. La stratégie anatomique [...] consiste à accélérer la consommation d'oxygène par de constants déplacements, puis à diminuer le volume du sang porteur d'oxygène ; réduire le volume sanguin de moitié (7 litres) immobilise l'animal asphyxié ; en dernier lieu, les poumons sont noyés par l'hémorragie provoquée par l'épée enfoncée dans la cage thoracique. »

« Le Picador est fait [...] pour qu'il baisse la tête, même parfois, il arrive à toucher la moelle épinière. Trois coups de pique, je vous dis pas ! Mais c'est surtout pour faire baisser le port de tête, oui, oui, vous coupez des ligaments tout de même ! » UN PICADOR À NOTRE ENQUÊTEUR



En fait, la stratégie que le picador va adopter dépend du matador. Après avoir observé et évalué le taureau lors de son entrée en piste, il peut lui adresser un ordre d'autant plus discret qu'il est interdit. Le picador peut ainsi « forcer » le taureau en exécutant une *carioca* (demi-tour avec le cheval pour donner plus de fougue à la poussée) ou bien tourner le manche de la pique pour aggraver la blessure et en augmenter le saignement... Les témoignages recueillis par l'enquêteur de One Voice confirment la récurrence de ces pratiques qui provoquent pourtant les sifflets du public. Un aficionado raconte que dès l'entrée du taureau, le matador fait discrètement savoir au Picador s'il doit ou non le massacrer. Concernant la douleur ressentie par le taureau, il compare la douleur de la pique à celle provoquée par une prise de sang et conclut : « Alors imaginez un truc long comme ça et conique que l'on enfonce !! ».

« On peut voir assez souvent les picadors tricher, sur un ordre secret du matador, pour épuiser l'ardeur du taureau à moindres frais et escamoter le combat en essayant de faire croire que l'animal ne se prête pas au jeu » (SAUMADE, 1994)

Une autre tricherie connue concernant les picadors consiste à monter la pique à l'envers, de sorte qu'elle pénètre mieux et plus loin. Elle fait un véritable trou, profond et excessivement douloureux, et peut même provoquer la paralysie des membres. Le combat n'a ensuite comme objectif que d'économiser le taureau pour qu'il puisse atteindre le dernier acte... (HARDOUIN-FUGIER, 2005)

Et ce dernier acte, qui suit le ballet des banderilles, est lui aussi sujet à polémique, au sein même des rangs des aficionados... Certains persistent à croire que : « contre le sempiternel argument polémiste, on remarque que les aficionados éprouvent un certain malaise à la vue d'une excessive coulée de sang [...] La souffrance du taureau n'entre pas davantage dans l'ordre des valeurs positives : si l'animal n'est pas encore au point de tomber après avoir reçu l'estocade, le matador doit l'achever d'un coup de descabello [...] le plus promptement possible faute de quoi il recevrait les huées des spectateurs indignés par le supplice de la victime. » (SAUMADE, 1994)

Pourtant, la mise à mort ne se passe pour ainsi dire jamais comme elle le devrait. Tout « coup d'épée, même bien placé, est loin de toujours entraîner la mort immédiate du taureau, contrairement à l'argument habituel, visant à louer la mort rapide de l'animal. [...] Au XX^e siècle, l'aficionado très compétent Marc Roumengou confirme que les estocades ne sont « presque jamais mortelles ». L'examen post mortem de nombreux taureaux combattus confirme la durée de l'agonie. Quant à l'usage du descabello, qui doit viser la moelle épinière il n'est pas toujours plus efficace. « Dominguin s'est illustré dans l'emploi malencontreux du descabello dont il multiplie les coups, jusqu'à une trentaine, sans le moindre effet. » Vient ensuite la mise à mort réelle, par l'intervention du puntillero qui doit introduire sa « lame entre les dernières vertèbres et la base du crâne ». Mais là encore « les coups de puntille [...] répétés sont très fréquents en corrida, mais cachés dans l'arène par des effets de capes et passés sous silence dans les récits français, au contraire des chroniques espagnoles. » (HARDOUIN-FUGIER, 2005)

Déjà en 1939, Sartre s'écœurerait de ce spectacle : « Les bêtes saignaient tout ce qu'elles savaient et il fallait s'y reprendre à quatre fois pour les tuer. On leur arrachait l'épée inefficace plantée dans leur nuque avec une canne (« pourquoi pas avec un parapluie », disait Bost furieux) et on leur en plongeait une autre et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils tombent. Encore fallait-il alors les achever au couteau. »

Pour parfaire le cauchemar, notre enquêteur a pu directement observer des animaux sortir de l'arène encore vivants... De telles scènes figurent déjà dans plusieurs films documentaires tournés par une association espagnole : « des hommes en train de trancher les oreilles et la queue d'un animal vivant, puis essuyer leurs couteaux sur ses flancs haletants. » (HARDOUIN-FUGIER, 2005)

Un *aficionado* interrogé par notre enquêteur se rappelle d'un taureau impossible à tuer. Il était toujours vivant après 6 coups d'épée, et plus de 10 coups de rapière... Il sera finalement « terminé au fusil » dans les parcs.

Élisabeth Hardouin-Fugier (2005) analyse judicieusement cette conclusion des corridas : « Lorsque, aujourd’hui, les aficionados prétendent éviter au taureau « la mort ignominieuse de l’abattoir », en réalité, ils livrent l’animal aux pires des procédés archaïques, pratiqués dans les abattoirs du XVIII^e siècle, procédés de nos jours aggravés par manque inévitable d’entraînement. »

Les pires scènes se déroulent dans les novilladas où de jeunes matadors se font la main sur de jeunes taureaux encore plus dociles... Notre enquêteur a pu ainsi filmer un taureau ayant reçu le coup d’épée censément fatal se coucher sur ses membres, la tête toujours bien droite. Il faudra une multitude de coups de couteau dans la nuque pour le faire basculer sur le côté. Un autre recevra 11 coups avec le *descabello*...

Difficile d’imaginer alors l’horreur que doit représenter leur formation... [*ndla* : subventionnée par les contribuables]. Formé par le centre français de tauromachie, un jeune qui a tué son premier taureau à 13 ans déclare : « J’avais l’impression de commettre un assassinat ». Comme l’explique Pierre Fabre (2009) : « Les spectateurs de ces initiations témoignent de tueries interminables de veaux appelant leur mère. »

Quel attrait à ces massacres ? C’est ce que tous devraient se demander. Mais le public des corridas semble comme hypnotisé par le jeu des capes, séduit par pompons et paillettes, sous le charme d’un spectacle auquel – peut-être ? – il ne croit pas vraiment.

3. L’art de l’esbroufe

Nul n’est besoin d’une analyse poussée de l’esthétisme de la corrida, pour y voir un spectacle peu avare en pompons, paillettes et autres décorations frivoles. Véritable mise en scène en 3 actes, il dissimule la réalité morbide du sort réservé au taureau...

La corrida est de manière indubitable, pour ses aficionados, un art théâtral. Elle viserait ainsi à « exprimer artistiquement sa domination sur la bête » (Saumade, 1994). Selon eux, « le “grand torero” est celui qui sait représenter le drame légal ». Comme au théâtre, ce qui compte c’est de faire illusion, c’est-à-dire de choisir ce qui est vu et ainsi de « faire croire ». Le regard est sans cesse trompé, depuis l’épée factice, échangée au dernier moment contre la véritable, jusqu’aux jeux de capes qui détournent l’attention. On dit du matador, vêtu de son « habit de lumière », qu’il danse avec le taureau quand en réalité, il l’épuise et le massacre sous le regard ingénu d’un public hypnotisé par le ballet des protagonistes.

« *Où il y a costume, il y a charlatan, ou présomption de charlatan.* »

(MONTHERLANT cité par Fabre, 2009)

Le public de la corrida est sous le charme d’une beauté factice. Cavanna la compare à « la “beauté” du cirque », mise en scène à force de strass et de paillettes, de décorations vives et colorées, de musique de fanfare et autres fanfreluches qui « [rendraient] “beau” – si vous aimez ce genre de beauté ! – un concours de mangeurs de boudins, une extraction dentaire, une distribution de coups de pieds au cul, une exécution capitale ! » (CAVANNA, 1992) Et c’est bien de cela qu’il s’agit, puisque au-delà des pompons, il y a le sang qui coule à flots d’un taureau cherchant à fuir, transpercé de toutes parts par des lames acérées...

L’illusion est un élément essentiel de la corrida. Ce que l’on y croit vrai, ou ce que l’on veut bien y voir, prime sur la réalité. D’ailleurs, avoue ce chroniqueur du *Monde*, « sans illusions, la corrida ne serait qu’un trafic pervers » (F. MARMANDE cité dans Hardouin-Fugier, 2005) Si la souffrance était visible, explique Élisabeth Hardouin-Fugier (2005), le spectacle ne serait plus

possible. Pour prendre du plaisir, les aficionados doivent oublier la réalité de ce qui se joue devant eux. Elle conclut plus loin, en citant un aficionado : « Finalement l'art est le plus fort [...] la présence de la mort [...] oubliée, (elle) se fait irréelle. » On peut comprendre aussi, que l'illusion est la stratégie mentale adoptée pour libérer la conscience d'un fardeau beaucoup trop lourd... La torture ainsi nommée ne les divertirait pas à elle seule. Il faut un enjeu supérieur et c'est ce que constitue l'enjeu artistique de la corrida.

Pourtant, au-delà du chatoiement des couleurs, des jeux de capes et de l'esthétisme des mouvements, c'est à la lente agonie d'un taureau que le public assiste. Les banderilles en sont une parfaite illustration. « [Ces] lames tranchantes, affûtées comme des rasoirs, agissent par cisaillement à chaque mouvement. Leur décor coloré (aujourd'hui en papier crépon) transforme les banderilles en métaphore joyeuse des fêtes de la douleur infligée » (HARDOUIN-FUGIER, 2005). Quant aux capes, « savamment agitées [...] [elles] imposent à la bête des déplacements vulnérants ; les passes dites cassantes, bien nommées, obligent le taureau à de brusques et inhabituels retournements qui entrechoquent les vertèbres ». Analysée ainsi, la corrida peut passer pour une explosion déguisée en feu d'artifice...

Plus loin encore dans la manipulation de l'imagination collective, de multiples études ont chargé en symbolisme ce spectacle, interprété comme une ultime représentation de l'affrontement de « la bête » ou de la domination de l'homme sur l'animal. Comprise comme une métaphore quelle qu'elle soit, l'« image fictive de la corrida [...] se superpose à la réalité du spectacle et le rend acceptable. » C'est finalement le symbolisme qui porte l'action, voire même qui permet au matador d'opérer, de son propre aveu. (HARDOUIN-FUGIER, 2005) Car dans la corrida, l'illusionniste doit lui-même croire à l'illusion. Il doit se duper lui-même, s'investir d'un rôle métaphorique, pour ne pas être un « simple » tortionnaire, ou pire, un boucher...

Ainsi, la couleur noire des taureaux est elle aussi le résultat d'un savant calcul qui appuie la symbolique. Elle est le résultat d'une sélection : seulement 25 % d'entre eux étaient noirs au XIX^e siècle, contre 80 % aujourd'hui. Le « noir étant plus conforme à l'image d'une nature primitive qu'il faut vaincre, assombrissons donc l'animal. Rendons-le plus terrible qu'il n'est, réputons-le « méchant » pour pouvoir l'abattre sans remords. Lié aux forces nocturnes et maudites, son noir menaçant contraste d'autant mieux avec son duettiste vêtu du costume brodé d'or et de la lumière de la civilisation. » (FABRE, 2009) Rendre les taureaux noirs, c'est leur faire revêtir un costume. Pour qu'ils collent mieux au rôle qu'on leur attribue, ils doivent « avoir l'air » à défaut d'être réellement... Le matador ne met pas à mort un taureau pour divertir le public, non, il représente le Bien, engagé à ses risques et périls dans la lutte contre le Mal...

Fabre (2009) pousse son analyse jusqu'à comparer le rôle du taureau à la mission cathartique du loup dans la construction mentale de l'enfant. « Le taureau paye pour des croyances d'adultes prisonniers d'un conte dont ils ne veulent ou ne peuvent s'échapper. Scotché au spectacle répétitif et immuable de l'arène, l'authentique aficionado se berce du rythme autistique et lénifiant d'une histoire qui n'a pour objet que de se reproduire à l'identique et à l'infini. » Finalement, la réalité de la corrida serait trop dure, même pour les aficionados qui se refusent à la voir telle qu'elle est...

L'illusion de la corrida est certaine. C'est sans doute le motif même de sa longévité. Car comment comprendre autrement la survivance d'une pratique barbare à ce point jusque dans notre société actuelle ?



Conclusion

Bien loin de ce qu'elle devrait être et peut-être de ce qu'elle a été, la corrida telle que les aficionados la plébiscite fait depuis longtemps déjà partie du passé. « Devant l'évident trucage du spectacle, certains aficionados s'éloignent sans bruit, ou restent en silence, comme dans les religions, quelques-uns passent dans l'opposition. [...] Cependant la présence persistante dans l'arène d'une légion de désabusés, montre que mieux vaut une corrida massacre que pas de corrida du tout ». (HARDOUIN-FUGIER, 2005)

La corrida d'aujourd'hui fait la part belle à la tricherie. De l'illusion mise en scène, c'est désormais à un spectacle bancal, reposant sur des animaux bricolés, dégénérés, et soumis jusqu'au dernier moment à des manipulations invraisemblables, qu'assiste un public trompé sur toute la ligne. « L'exigence des matadors vedettes et sans doute l'évolution de l'élevage produisent des taureaux qui s'affalent sur le sable : selon l'aficion, peu de corridas échapperaient à cette situation. Les acteurs en piste sont contraints de remettre sur pied des bêtes ensanglantées en leur tordant la queue, pour les présenter à l'épée du matador. » (HARDOUIN-FUGIER, 2005)

La corrida semble avoir engendré sa propre disparition. Elle a su prouver que les taureaux n'étaient définitivement pas des animaux de combat, quelle que soit la sélection qu'on leur inflige. Elle a trompé ses propres admirateurs et semble vivre son dernier sursaut... Sans les financements publics et des soutiens bien placés, nul doute qu'elle se conjuguerait déjà au passé. Cette exception à la loi n'a plus rien de la pratique traditionnelle. Et quand on apprend que pour certains officiels, « les mises à mort de veaux constituent un projet éducatif pour les enfants à problème » (HARDOUIN-FUGIER, 2005), on comprend qu'il est désormais urgent de lui porter « l'estocade ».

One Voice demande l'interdiction de la corrida.

VICTOR HUGO : « *Torturer un taureau pour le plaisir, pour l'amusement, c'est beaucoup plus que torturer un animal, c'est torturer une conscience.* »

Références bibliographiques

BRESSOU, C., EY, H. (1964) : la « bravoure » du taureau de combat, in : Abel-Justin Brion et Henri Hey (dir.), *Psychiatrie animale*, Desclée de Brouwer

CAVANNA, F. (1992) : *Coups de sang*, le livre de poche, Paris

CHAVES NOGALES, M. (1970) : *Juan Belmonte*, Lagrasse, Verdier

FABRE, M. (2009) : *Les mythes tauromachiques*, Nouvelles Presses du Languedoc, Sète

HARDOUIN-FUGIER, E. (1998) : Surhomme et sous-bête : le toro de corrida, in : Boris Cyrulnik (dir.), *Si les lions pouvaient parler*, Essais sur la condition animale, Gallimard

HARDOUIN-FUGIER, E. (2005) : *Histoire de la corrida en Europe, du XVIII^e au XXI^e siècle*, Connaissances et savoirs, Paris

MOLAS, M. (2001) : *Parler Toro*, Cairn

SARTRE, J.-P. (1939) : Lettre à Louise Védrine in : *Lettres au Castor et à quelques autres, 1926-1939*, Gallimard, Paris

SAUMADE, F. (1994) : *Des sauvages en Occident, les cultures tauromachiques en Camargue et en Andalousie*, Maison des Sciences de l'homme, Paris



pour une éthique animale et planétaire